

De Budapest à Gdansk : itinéraire de François Fejtő à Paris

La demande qui m'a été adressée par Pierre Kende était d'intervenir autour du thème : François Fejtő et « le milieu Aron ». L'architecture du colloque m'était inconnue lors de ce premier contact. Kende me laissait carte blanche. Après réflexion j'ai choisi pour cette communication la restitution d'un fragment d'itinéraire, situé dans une période précise, en retournant aux textes. Le point de départ en est non pas le rôle joué à Paris par François Fejtő pendant la révolution hongroise, mais ce qu'il devient et ce qu'il écrit après l'événement. Ce choix peut être fondé politiquement et existentiellement. En septembre 1958, François Fejtő rejoint le Comité de rédaction d'*Arguments*, une nouvelle revue intellectuelle de gauche apparue dans le sillage du choc de Budapest. Un an plus tard il publie dans *Esprit* un texte intitulé « sans nom »¹. Il vient d'avoir 50 ans et d'acquiescer la nationalité française. « Sans nom » n'est précédé d'aucune présentation, d'où son caractère un peu énigmatique. François Fejtő y fait état d'un sentiment étrange qui s'est récemment emparé de lui : son nom (en fait son prénom) ne serait pas son nom. Chose d'autant plus curieuse qu'il n'est pas rare qu'on lui dise désormais à Paris, dans les milieux journalistiques et intellectuels de la ville capitale, « vous, au moins, vous vous êtes déjà fait un nom ! ». Certes ce nom de François choisi par ses parrains exprimait peut-être un pressentiment : François deviendrait Français et « (...) il se sentirait plus chez soi à Paris que dans sa ville natale, plus chez soi en France que dans sa patrie d'origine ». Mais Fejtő ne s'en satisfait pas. Derrière ce François-Français bien établi se dissimulerait un autre nom. Et le voilà parti à la recherche du nom, derrière le nom Fouille, dans les papiers de famille. Tente de consulter les registres d'État-civil de sa ville natale (mais ceux-ci ont été détruits en 1945). Ne trouve rien. Toutefois, conclue-t-il, à supposer que mes recherches aboutissent et que je retrouve mon « vrai » nom (Jacob ou Abraham, Isaac ou Abel, et même Jésus) cela ne changerait rien à l'affaire. Aujourd'hui me voici citoyen, disposant du droit de vote, « j'ai une patrie d'adoption comme après la mort de ma mère j'ai eu une mère d'adoption ».

Voilà pour le point de départ. Le point d'arrivée c'est Gdansk en 1980. Là encore je ne traite pas de l'événement : la création de *Solidarnosc* au débouché de la grève. A l'époque, François Fejtő a rejoint le Comité des Intellectuels pour l'Europe

¹ François Fejtő, « Sans nom », *Esprit*, novembre 1959. Il s'agit en fait (le lecteur peut le découvrir six mois plus tard) du premier chapitre de *Dieu et son Juf* publié en 1960 et mis en place en librairie au second trimestre de cette année-là.

des Libertés (C.I.E.L.) aux côtés de Raymond Aron et d'Eugène Ionesco. C'est l'aboutissement d'une longue marche.

Bornée par deux événements majeurs de l'histoire de l'Europe du Centre-Est la période retenue a également une consistance propre en ce qui concerne la vie politique et intellectuelle française puisqu'elle coïncide avec l'instauration de la V^e République et s'achève au seuil de l'alternance résultant de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République en 1981.

Pendant cette période j'ai retenu un corpus de cinq revues, *Arguments*, *Études*, *Preuves*, *Contrepoint* et *Commentaire*, soit 27 articles écrits par Fejtő sur 20 ans¹ ainsi que 4 livres : *Dieu et son Juif*, *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes*, le Tome II de *l'Histoire des démocraties populaires*, *La Social-démocratie quand même*². Ceci ne recouvre naturellement pas l'ensemble des collaborations de François Fejtő à différentes revues ou organes de presse sur la place de Paris : *Réforme*, *La vie intellectuelle*, *Les Cahiers de la République*, *La Nef*, *Les Lettres Nouvelles*, *France Forum*, *Projet*. L'éventail, on le voit, est large. Mais outre le fait qu'il était impossible d'être exhaustif il m'a semblé que ces différents supports, essentiels pour son activité et son rayonnement, étaient moins centraux pour retracer son itinéraire. J'ai également éliminé *Esprit* mais pour des raisons différentes. Chacun sait que c'est avec son article paru dans la revue d'Emmanuel Mounier sur le procès Rajk en 1949 que François Fejtő s'est fait un nom à Paris. Les deux tomes de *l'Histoire des démocraties populaires* ont été publiés dans une collection de la revue (significativement intitulée « Frontières ouvertes »). Les liens entre Fejtő et *Esprit* seront constants (la publication en bonne feuille d'une extrait de *Dieu et son Juif* le montre assez) et il retrouvera au Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés, Jean-Marie Domenach qui vient alors d'abandonner la direction d'*Esprit*. Introduire *Esprit* risquait non seulement d'alourdir le travail mais encore de parasiter l'objectif recherché : la restitution d'une trajectoire singulière.

I - « Arguments » et la question du révisionnisme

Le numéro 1 d'*Arguments* est daté de décembre 1956-janvier 1957. Le Comité de rédaction de la nouvelle revue est alors formé de Colette Audry, Roland Barthes, Jean Duvignaud, Edgar Morin. C'est avec le numéro de septembre 1958 (n° 9) que Fejtő rejoint le Comité de rédaction en même temps que Dyonis Mascolo et Kostas Axelos tandis que Barthes le quitte. François Fejtő jouit d'un statut moral et intellectuel impeccable aux yeux de l'équipe d'*Arguments* comme en témoigne la mise au point de Jean Duvignaud après un compte rendu mi-figue mi-raisin de *La Tragédie Hongroise* par Pierre Broué, lequel qualifiait le livre de Fejtő de bon travail de journaliste, certes, mais dépourvu de toute analyse politico-historique.

¹ Sept articles dans *Arguments*, 4 dans *Études*, 8 dans *Preuves*, 7 dans *Contrepoint* et 1 dans *Commentaire*.

² N'ont pas été retenus essentiellement les deux volumes consacrés aux rapports entre la Chine et l'URSS publiés entre 1962 et 1964.

Duvignaud relevait le gant¹ et soulignait vigoureusement la singularité de Fejtő à Paris : il remplit un rôle considérable en matière d'information (son travail à l'A.F.P. n'y est évidemment pas pour rien) ; à la différence des réfugiés politiques des démocraties populaires il est resté un homme de gauche ; à deux reprises il a joué un rôle moral essentiel à Paris : au moment du procès Rajk et lors de la Révolution hongroise. Quant à son livre, ajoutait Duvignaud, il présente « (...) la seule analyse jusqu'ici publiée en France de la pénétration sociologique de l'idéologie et de la terreur stalinienne dans le mécanisme d'une communauté ». Dans l'équipe d'*Arguments* Fejtő n'est pas considéré comme un journaliste, fut-il expert, mais, on le voit, comme un intellectuel de plein droit². Et c'est bien dans cette perspective qu'il faut replacer les deux articles qu'il publie sur le révisionnisme en 1959 (par ailleurs année de publication d'*Autocritique* d'Edgar Morin) dans un ensemble auquel participent Colette Audry, Axelos, Duvignaud, Fougeyrollas et Morin³.

« Je pense, écrit Fejtő, que c'est encore le terme de révisionniste qui convient le mieux pour me qualifier. Avec tout ce qu'il implique de pénombre et de conscience du provisoire. Car en se disant révisionniste on précise au moins un point de départ : repenser le marxisme ».

La difficulté ici est d'éviter les oscillations extrêmes incarnées à ses yeux par les figures de James Burnham et d'Arthur Kœstler qu'il repousse. Car, écrit-il, il ne peut y avoir de vraie liberté sans esprit de sérénité. Fejtő, quant à lui, veut inscrire sa démarche dans le sillage de Michael Polanyi (un philosophe d'origine hongroise enseignant en Grande Bretagne) et poursuivre son effort d'élucidation de „la magie du marxisme”. Le marxisme, en effet, est une religion qui a honte d'être une religion ; aussi est-il essentiel d'explorer les origines de cette honte. Marx est un révolté dont le seul mot d'ordre est en définitive « Pas de compromis ! ». Pas de compromis avec Dieu. Pas de compromis avec la bourgeoisie. Pas de compromis avec l'État bourgeois. Les intellectuels vont adopter le marxisme comme défense contre le désespoir et le nihilisme face à la déchéance morale du christianisme et à la dislocation de la société par l'industrialisation. De là, la diffusion du marxisme opère selon deux voies : une voie violente et intransigeante à l'Est ; une voie moins violente et moins intransigeante en Occident, la Social-démocratie.

Au plus profond le révisionniste est celui qui pousse le cri « Non ce n'est pas ma religion ; non je n'ai pas voulu cela ! ». Et Fejtő de détailler les raisons morales, intellectuelles, philosophiques et politiques qui conduisent à cette sortie de la religion marxiste. Sur le plan moral il relève qu'il est tout à fait significatif qu'un philosophe comme le polonais Kolakowski redécouvre Kant aujourd'hui.

¹ L'expression de cette divergence Broué/Duvignaud prend place dans le n° 4 d'*Arguments* (juin-septembre 1957) numéro dans lequel François Fejtő publie lui-même un article sur diverses publications récentes traitant de la révolution hongroise

² François Fejtő fait l'objet d'une notice dans le *Dictionnaire des Intellectuels français* publié aux Éditions du Seuil par Jacques Julliard et Michel Winock en 1996.

³ François Fejtő, « réflexion d'un révisionniste », *Arguments*, n° 14 et « Le chemin du révisionnisme », *Arguments*, n° 16.

Intellectuellement on ne peut que prendre acte ensuite de la totale stérilité du marxisme dans les sciences sociales à l'Est. En troisième lieu la négation de l'absolu conduit au fétichisme (le thème du fétichisme est alors très en vogue à *Arguments* sous les plumes de Joseph Gabel et de Kostas Axelos).

Raison politique enfin :

« En émigrant d'Europe occidentale le marxisme – grâce à Lénine, Staline etc – s'est naturalisé oriental. Je ne crois pas d'ailleurs que ce soit un hasard. Mais le fait est que – agent d'unification *sui generis* – le marxisme exprime *hic et nunc la volonté de puissance d'un État, d'une nation ou d'un groupe de nations* dont je ne suis pas. Au point où en sont les choses être marxiste en France par exemple, ce n'est pas seulement accepter comme guide spirituel Thorez (ou en Hongrie l'encore plus médiocre Kadar) – mais aussi opérer une sorte de sacrifice de nationalité, de traditions, de goût, de langage. C'est démissionner en tant qu'Occidental ».

Dans son second article François Fejtő pointait les différences de situation du révisionnisme et des révisionnistes à l'Est et à l'Ouest.

A l'Est le révisionnisme a échoué. « Où mène le révisionnisme ? Pour les pays communistes la réponse est simple : il mène à l'isolement sinon au poteau d'exécution (Nagy, Gimes) ou en prison (Harrich, Dery, Bibo). Un Georges Lukas est condamné, se condamne à „l'émigration intérieure”. Un récent discours de Gyula Kállai, ministre d'État chargé de la Culture, a menacé tous les intellectuels hongrois non conformistes d'une mise à l'écart définitive de la vie du pays. » Cependant, note Fejtő, la vie intellectuelle s'est améliorée à l'Est, même en URSS : ouverture vers l'Occident, échanges de livres, liberté de travail.

A l'Ouest l'intellectuel ne court aucun risque pour sa sécurité s'il se brouille avec l'appareil du parti. Il est simplement menacé d'isolement en même temps que de dériver vers un septicisme désabusé. Pour surmonter ces risques Fejtő assignait trois tâches aux révisionnistes dans le moment présent :

a) une mission d'information : journalistes et sociologues se doivent d'informer la société contemporaine sur elle-même et lui tendre un miroir sur son propre fonctionnement.

b) l'élaboration d'une vision pluraliste et complexe du monde contemporain. Critiquer les matérialismes grossiers et les totalitarismes déterministes. Même si les grands appareils nous effraient, ajoute-t-il, nous ne les condamnons pas à priori mais nous éprouvons la nécessité impérieuse de les rendre transparents. Et lorsque la passion du modernisme prend des aspects intolérants nous devons prendre la défense des traditionalismes.

c) Faire converger socialisme et libéralisme. « (...) le révisionnisme est comme par nature, à la fois socialiste et libéral. Socialiste, de par ses origines il descend tout droit des utopistes du XIX^e siècle, il poursuit leur protestation, il ne peut s'empêcher de penser à la société idéale, à œuvrer pour elle. Et libéral parce qu'il est allergique aux abus de pouvoir, parce que sa philosophie politique stipule que l'autorité subisse, bon gré malgré, l'épreuve de la critique, d'une mise en question perpétuelle ».

Les révisionnistes, conclue-t-il, ne croient plus à la révolution. Ils s'orientent désormais vers un „réformisme vigoureux et militant”. Dans un dernier paragraphe Fejtő annonçait encore un troisième article sur le thème „révisionnisme et intelligentia”. Mais lorsqu'à la fin de l'année 1960 la revue publie un ensemble sur les intellectuels¹ son nom ne figure pas parmi les dix contributeurs du numéro.

II - Situation des Juifs dans les pays communistes

L'année suivant ces deux articles sur le révisionnisme, en 1960, François Fejtő publie deux livres fortement interconnectés : *Dieu et son Juif* et *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes*. J'abandonnerai le premier à Jean-François Bouthors qui doit intervenir après moi pour n'analyser ici que le second. Le titre complet est explicite : *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes (entre intégrations et sécession) – suivi de documents et de témoignages*. Il est publié chez Plon dans une série d'études et de documents où ont paru deux livres blancs sur la Hongrie, *La Révolution Hongroise* (préfacé par Aron) et *La vérité sur l'affaire Nagy* (préfacé par Camus et postfacé par Fejtő). C'est également dans cette série qu'est publié en 1959 le livre issu des travaux de la CICRC de David Rousset sur l'*Institution concentrationnaire en Russie. La situation des Juifs dans les pays communistes* s'inscrit pleinement dans ce format. L'ouvrage est divisé en trois parties d'inégale importance : 100 pages d'analyse, 150 pages de documents, 15 pages finales de „perspectives”. François Fejtő a écrit et mis au point ce livre entre septembre 1957 et février 1960. Il a eu l'occasion de faire une conférence à Bruxelles (très vraisemblablement organisée par l'Institut Imre Nagy) sur la thématique „intégration ou sécession”, autour de laquelle sont structurées les perspectives finales.

Fejtő présente son livre comme la suite directe de l'*Histoire des Démocraties Populaires* : si je n'avais pas retenu ce thème en 1952, écrit-il, c'est que l'on manquait à l'époque de preuves suffisantes même si le procès Slansky avait attiré l'attention sur le malaise des Juifs dans les États communistes². Le rapport Khrouchev a levé une partie du voile notamment sur l'extermination de l'élite littéraire et artistique juive en URSS entre 1945 et 1953. Enfin le festival de la jeunesse de 1957 à Moscou a permis de nombreux contacts qui ont conduit à une meilleure perception de la situation.

Le sujet ne peut être abordé qu'au croisement de deux dimensions historiques majeures :

a) *Le rôle des Juifs dans le mouvement communiste international*. Dans une page très „écrite” (et qui à ce titre doit être reproduite intégralement) Fejtő définit le problème en ces termes :

¹ *Arguments*, n° 20, 4^e trimestre 1960.

² Rédigée entre novembre 1949 et avril 1952. *Histoire des démocraties Populaires* (qui deviendra Tome I quand 16 ans plus tard il lui donnera un Tome II) est publiée en 1952. L'année suivante François Fejtő publie dans *Esprit* « l'Affaire Slansky » (mars-avril 1953).

« Ayant plus à souffrir que quiconque dans les „sociétés de classe”, ils [les Juifs] ont investi davantage d'espérance et de rêve dans le socialisme. Plus que quiconque, ils ont contribué à donner au mouvement socialiste un caractère religieux, à faire du Parti un absolu, à présenter la classe ouvrière comme le peuple élu de l'Histoire, le nouveau messie qui rassemblerait toutes les nations. Ce sont les théoriciens juifs qui, avec Marx à leur tête, ont fait du socialisme une *Weltanschauung* totalitaire, un grandiose défi lancé à la face de Dieu, une religion du salut sans Dieu, un Sion universel.

Mais précisément parcequ'ils avaient revêtu l'idée du socialisme de tant de grandeur et de perfection, parcequ'ils en avaient fait comme une divinité plus juste et plus parfaite que Celui auquel croyaient leurs ancêtres, les Juifs devaient être aussi les premiers à se rendre compte des déficiences du socialisme, à dénoncer ses déviations, à souffrir de ses imperfections. On pourrait dire que ces Juifs hérétiques, trotskistes, Boukhariniens ou autres, se retrouvaient, face à une réalité pour eux décevante, dans une situation semblable à celle qui avait motivé le refus, par leurs ancêtres lointains, du message du Christ ».¹

b) La création de l'État d'Israël

Aboutissement du mouvement sioniste la création de l'État d'Israël pose de manière nouvelle le problème de l'intégration ou du refus d'intégration pour les Juifs eux-mêmes. Le sionisme est ainsi devenu une querelle intrajudaïque. En même temps l'existence du nouvel État affecte directement la situation des Juifs à l'Est et le procès Slansky a été à cet égard parfaitement éclairant. Il était absurde de faire de Slansky un sioniste : en soutenant la création de l'État il ne faisait que suivre „la ligne”. Mais l'accusation est révélatrice d'autre chose : le procès a montré que dans les pays communistes tout Juif devient désormais potentiellement un agent américain.

On relèvera à l'arrière plan de *La situation des Juifs dans les pays communistes* l'ombre d'*Évidences*, la revue européenne de langue française de l'American Jewish Committee dirigé à Paris par un ancien Boukharinien, Nicolas Baudy². Dans la partie „analyse” de l'ouvrage on ne relève pas moins de 7 références à des articles publiés dans *Évidences*³. Le livre paraît de plus dans un moment très particulier. 1960 est en effet l'année où le Congrès juif mondial prend l'initiative d'organiser à Paris une conférence sur la situation des Juifs en URSS. Le

¹ *La situation* . 8-9. Dans *Dieu et son Juif* Fejtő enrichit l'analyse avec l'introduction de deux dimensions plus sociologiques sur la situation des Juifs dans les appareils intellectuels et politiques des États communistes. Une partie des Juifs, anciens militants révolutionnaires, a pénétré la classe dirigeante des pays communistes et leur présence aux postes d'autorité fournit un nouvel élément pour nourrir l'antisémitisme populaire. En même temps la formation de nouvelles élites autochtones en surnombre a suscité une âpre concurrence (pour occuper des fonctions bien rémunérées) entre l'ancienne intelligentsia où les Juifs étaient nombreux et la nouvelle intelligentsia de souche ouvrière ou paysanne. La tentation d'éliminer les Juifs était trop grande pour qu'on n'y cédât pas.

² Après la Révolution hongroise Nicolas Baudy a publié *Jeunesse d'octobre* (La Table ronde, 1957).

³ Articles signés par Théodore Adorno, Robert Mishrai ou Constantin Jelinski : témoignages de première main souvent anonymes (« un jeune soviétique », « un professeur de l'Université de Budapest »...)

rapporteur de la manifestation est un essayiste catholique, Jacques Nantet. En 1956 Fejtő et Nantet se sont retrouvés au sein de l'Union des écrivains pour la vérité. Ils vont bientôt participer l'un et l'autre aux „Conférences Dauphine” lancées par Daniel Mayer sur la situation des Juifs en URSS.¹

Au-delà de la documentation et des analyses réunies dans ce volume le souci de François Fejtő est de replacer le problème dans toute son ampleur : la remontée de l'antisémitisme s'observe partout et pas seulement dans les pays communistes. Cette remontée est liée vraisemblablement aux déséquilibres des sociétés contemporaines. Autre caractéristique de la situation contemporaine : la tension très vive au sein du monde juif entre assimilation ou adhésion au sionisme. Fejtő quant à lui refuse deux positions extrêmes : l'assimilationnisme radical et le radicalisme sioniste. « (...) l'idée d'assimilation dans le reniement de la personnalité juive n'est pas seulement douteuse du point de vue moral (...) elle est aussi peu efficace dans la pratique que théoriquement erronée » tandis que « le totalitarisme sioniste nous paraît non moins absurde que le totalitarisme antisioniste » car le problème juif déborde Israël. Une fois de plus Fejtő se démarque de Kœstler pour qui, avec la création de l'État d'Israël, la mission du Juif errant est terminée. Pour Fejtő la mission du Juif n'est pas achevée et il n'y a pas d'incompatibilité entre assimilation et fierté d'être Juif. En oppositon à Kœstler Boris Pasternak est sa figure de référence.

Les dernières pages reprennent intégralement les propositions avancées par le *New leader* dans un numéro spécial d'août 1959. Il s'agit d'un ensemble de propositions faites pour élargir les options ouvertes aux Juifs soviétiques. Ces ouvertures venues de New York interviennent à un moment où Khrouchtchev paraît hésitant sur ce dossier. Le *New Leader* suggère de distinguer trois situations. Pour les Juifs qui ont choisi l'assimilation il conviendrait de faciliter leur intégration en supprimant la mention „Juif” sur le passeport et en autorisant la russification, l'ukrainisation etc. des patronymes. Aux Juifs qui veulent rester en URSS et dans les divers pays de l'Est en conservant leurs traditions religieuses et culturelles le gouvernement devrait garantir le statut de minorité nationale ou religieuse et leur permettre d'avoir leurs écoles, leurs journaux, leurs livres, leurs cercles culturels, leurs soviets au besoin. Enfin l'URSS devrait laisser partir en Israël ceux des Juifs qui désirent partir pour être réunis à leurs famille. Pareille mesure relève de considérations humanitaires et ne porterait en rien atteinte au prestige de l'Union soviétique.

Le *New Leader* était un organe menchevik engagé dans une lutte frontale contre le stalinisme et l'idéologie communiste pendant la guerre froide. Les intellectuels qu'il agrégeait avaient constitué l'*American Committee for the liberation of the USSR* fer de lance de cette lutte antisoviétique. A la même époque, au début de la décennie 1950, Fejtő s'était engagé pour sa part au côté de l'*Observateur* (devenu *France-Observateur*). A Paris l'*Observateur* était le fer de lance du neutralisme position antagonique de celle des menchevik NewYorkais. A la

¹ Pierre Grémion, *La Plume et la Tribune. Jacques Nantet homme de lettre parisien*, Gallimard, 2001 On trouvera p 232 la composition de l'Union des écrivains pour la vérité.

lumière de cette mise en perspective on mesure le trajet accompli par François Fejtő en ce début des années 60.¹

III - Les années 60 : collaboration à „Preuves” et ouverture américaine

La première collaboration repérable de François Fejtő à *Preuves* date de la fin de l'année 1961 et porte, sans surprise, sur la Hongrie.²

Fejtő connaissait très bien François Bondy, le directeur de la revue qui l'avait contacté au moment de son lancement. Mais en désaccord avec la ligne politique il avait décliné l'invitation à y collaborer. Cela ne l'empêchait pas d'être un lecteur assidu de *Preuves* ainsi qu'en témoigne plusieurs notes en bas de page de *l'Histoire des Démocraties populaires*. De plus, son livre avait été choisi parmi les livres que recommandait le secrétariat international du Congrès pour la liberté de la culture. Après 56 les frontières deviennent poreuses entre la gauche intellectuelle parisienne et les milieux du Congrès. Ainsi François Bondy et Manes Sperber collaborent-ils à *Arguments*. Jelenski avait des rapports étroits avec Duvignaud qui collaborait à *Preuves*. Morin avait été invité en 1960 à Berlin à la grande réunion destinée à fêter les 10 ans du *Kongress für Kulturelle Kreiheit*. En rejoignant *Preuves* François Fejtő rejoignait un milieu libéral social démocrate à tonalité Mitteleuropa où il pouvait se sentir désormais chez lui. Cette collaboration à *Preuves* s'inscrivait de plus dans un nouveau contexte international marqué par l'élection de J. F. Kennedy à la présidence des États Unis et l'ouverture vers le centre gauche en Europe de la part de l'administration démocrate. Au-delà de la simple collaboration à *Preuves*, collaboration d'autant plus régulière et étroite qu'*Arguments* disparaît en 1963, c'est ce contexte qu'il faut évoquer.

Un des premiers indices du changement de l'esprit du temps est donné par les conditions dans lesquelles disparaît *Études*, la revue de l'Institut Imre Nagy, après cinq ans d'existence et 20 numéros.³

La revue avait été lancée par des collaborateurs d'Imre Nagy qui avaient pris le chemin de l'exil dans une perspective communiste réformiste. Fejtő collaborait tout naturellement à *Études* et c'est lui qui avait été chargé de conclure le colloque organisé à Bruxelles en 1959 sur „*La contribution de la révolution hongroise à la pensée socialiste*” où s'était retrouvé le ban et l'arrière ban de la gauche et de l'extrême gauche intellectuelle parisienne venu de différents horizons (Naville, J.J. Marie, P. Brouée et une bonne partie de l'équipe d'*Arguments* : Morin, Duvignaud, Fougeyrollas, Gabel...) ainsi que Manès Sperber l'un des trois

¹ Le neutralisme français insignifiant électoralement mais fort dans l'opinion (*Le Monde*, *Esprit*, *l'Observateur*) est désintégré en 1956 avec l'expédition franco-britannique de Suez.

² François Fejtő. « La Hongrie cinq ans après », *Preuves*, novembre 1961. L'article de Fejtő fait l'ouverture du numéro.

³ Domicilié à Bruxelles, trimestriel, le premier numéro d'*Études* paraît le 17 juin 1959. La revue a pour rédacteur en chef Georges Heltai et pour rédacteur en chef adjoint Balázs Nagy.

rapporteurs du colloque. Mais cinq ans plus tard au moment de sa disparition *Études* se définit comme une revue „pluraliste”.

« Une chose est certaine, lisait-on dans le dernier éditorial, nous avons beaucoup évolué au cours de ces cinq ans. Nous avons voulu élargir l’horizon de nos lecteurs et sur la lancée de cet effort, notre horizon a dû s’élargir également. Nous avons aperçu de plus près le monde qui nous intéresse. Nous nous sommes dressés contre toute forme de dogmatisme et contre toute prétention à monopoliser la pensée humaine et la pensée de gauche en particulier ». ¹ Significative de cette évolution est l’ouverture opérée sur l’Europe et le fédéralisme européen avec des signatures comme celles d’Henri Brugmans, Denis de Rougemont ou André Philip ; comme sont également significatifs les articles très favorables que Pierre Kende consacre aux livres de Gilles Martinet („pour un socialisme pluraliste” titre Kende) ² et de Seymour Martin Lipset, *Political man* ³, ce dernier ouvrage étant emblématique du rayonnement international des sciences sociales portées par les libéraux américains.

C’est dans ce contexte qu’il convient de replacer le livre que François Fejtő publie en 1965 en Italie : *Revisionisti contro Dogmatici*. ⁴ Après ses deux articles sur le révisionisme un livre avait été annoncé sur le sujet aux éditions de Minuit dans la Collection „Arguments”. J’ignore pourquoi le projet tourna court. Je n’ai pas pu consulter l’ouvrage italien et je ne connais pas davantage le cheminement qui a conduit de la France vers l’Italie. Mais le choix de l’éditeur est très révélateur du moment. Les éditions Comunità sont en effet liées à la Fondation Olivetti qui constitue dans l’Italie d’alors un opérateur important du développement des Sciences sociales et du réformisme entre les deux mastodontes que sont le parti communiste italien et la démocratie chrétienne. ⁵

Mais Fejtő s’intéresse aussi de près à l’anti-révisionnisme. Ainsi interviewe-t-il pour *Preuves* l’avocat Jacques Vergès ⁶ qui vient de lancer *Révolution*, une revue qui avoue un tirage de 20 000 exemplaires avec un digest en anglais. *Révolution* est entièrement alignée sur les thèses de Mao Tse Tung et accorde une place de choix aux expériences révolutionnaires de Cuba et d’Algérie. Deux ans plus tard il est envoyé par *Preuves* à la Havane pour couvrir la première conférence de solidarité des peuples d’Asie, d’Afrique et d’Amérique latine organisée du 3 au 15 janvier 1966. ⁷

La conférence se tient dans le grand hôtel Hilton rebaptisé *Havana libre*. Elle donne lieu à de fastueuses réceptions et à la présentation d’innombrables groupes folkloriques. Cerise sur ce gâteau caraïbe : la présence à la Havane de Joséphine Baker. „Jamais, me semble-t-il, écrit Fejtő, on ne fomenta la subversion

¹ *Études*, n° 4, 1963. On notera qu’*Études* disparaît la même année qu’*Arguments*.

² Gilles Martinet, *Le marxisme de notre temps*, Julliard, 1962.

³ Bientôt traduits aux Éditions du Seuil dans une collection *Esprit* (avec une préface de Jean-Marie Domenach) sous le titre *L’Homme et la politique*

⁴ François Fejtő, *Revisionisti contro Dogmatici*, Comunità, 1965.

⁵ Giuliana Gemelli, « The Ford Foundation and the Development of Social and Political Sciences in Italy (1954-1973). Some case studies » in G. Gemelli ed. *Big Culture. Intellectual coopération in large scale cultural and technical systems*. CLUEB, 1994

⁶ François Fejtő, « Rencontre avec Jacques Vergès », *Preuves*, septembre 1964

⁷ François Fejtő « trois continents et une île », *Preuves*, mars 1966

universelle dans un décor plus bourgeois et un climat plus souriant où apparemment tout invitait au luxe, à la détente et à la volupté”. Mais derrière le décor la conférence fut une affaire „compliquée, laborieuse et tourmentée” deux mois après l’échec du second Bandœng mainte fois convoqué à Alger et qui n’a jamais pu se réunir. Fejtő nous entraîne alors sur près de 10 pays dans les interminables batailles de procédures et les intrigues entre Chinois et Soviétiques sur le Viet-Nam tandis que Fidel Castro se livre à un jeu tortueux pour se débarrasser de ses ultras et d’Ernesto „Che” Guevara.

1969 voit la publication du Tome II de l’*Histoire des démocrates populaires*.¹ Extrait de l’avant propos :

« Le livre reprend le fil là où je l’avais laissé en terminant mon *Histoire des Démocraties Populaires*, en automne 1952, juste avant le procès Slansky, chant du cygne du stalinisme intégral. Consacré aux péripéties de la déstalinisation, il débouche sur l’intervention soviétique en Tchécoslovaquie. La boucle est bouclée.

Le lecteur m’excusera pour les lacunes de l’ouvrage, qui viennent surtout de l’ampleur, du caractère infiniment complexe et fluide du sujet, contrastant avec les limites matérielles posées à l’étude et qui imposent une certaine simplification. Puis, pour donner un aperçu général, entièrement satisfaisant, il fallait être politologue, économiste, culturaliste, sociologue, structuraliste, devin tout autant qu’historien... Tâche écrasante pour un seul homme qui, à l’âge des grands *projects* américains, se voit obligé de travailler à Paris en franc-tireur non partisan, avec des moyens artisanaux ».

Aux États Unis en effet, la guerre froide a donné naissance soit dans des agences paragouvernementales (Rand Corporation) soit dans les grandes universités (Columbia, Harvard, M.I.T.) à de grands programmes de recherches sur le fonctionnement du système soviétique et les sociétés soviétisées. Avec la détente, le développement des échanges, l’intervention des fondations, le *Scholarship* sur l’Est Européen connaît un véritable bon en avant dans les années 60. D’où la posture de franc tireur que se donne Fejtő continuant de travailler comme journaliste d’agence à Paris, sans liens avec l’université française (laquelle université reste au demeurant en marge de ce processus). Mais notre franc tireur n’est en rien marginalisé dans cette nouvelle configuration. Tout au contraire sa compétence est reconnue aux États Unis où William Griffith, l’ancien political adviser de Radio Free Europe, l’associe aux deux volumes consacrés au communisme en Europe dans lesquels Fejtő donnera deux chapitres consacrés l’un au PC français l’autre au communisme hongrois.² Griffith l’invitera par la suite à faire une tournée de conférences dans les grandes universités américaines.

Cette reconnaissance américaine coïncide, à l’inverse, à Paris, avec sa mise à l’écart du *Nouvel Observateur* qui succède en 1963 à *France-Observateur*. Cette

¹ François Fejtő, *Histoire des démocrates populaires. Après Staline (1953-1968)*, Collection Esprit, Éditions du Seuil, 1969.

² François Fejtő, « Hungarian communism » in W. Griffith (ed) *European Communism*, M.I.T. press, Cambridge, 1967 et “The french communist party” in W. Griffith (ed) *The Crisis of International Communism*, M.I.T. press, 1967.

transformation est le résultat d'une recomposition financière qui s'accompagne de l'élimination de Claude Bourdet et de l'arrivée de Jean Daniel et d'une nouvelle équipe venue de l'*Express* (l'*Express* se transformant de son côté en „news magazine”, premier du genre en France). Dans l'hommage à François Fejtő rendu par Edgar Morin après sa mort celui-ci a une phrase sybilline « la bêtise de ce que l'on appelait progressisme t'a fait écarter du *Nouvel Observateur* ». ¹ Ce point mériterait assurément d'être clarifié plus avant. ²

La décennie 1960 s'achève donc avec la publication de son œuvre princeps à laquelle son nom restera attaché : les deux tomes de son *Histoire les démocraties populaires*. A la faveur de la sortie du second tome il republie à l'identique le volume paru en 1952 (accompagné simplement d'une bibliographie complémentaire) en s'expliquant sur ce choix. D'abord ce premier volume (désormais sous titré *L'ère de Staline*) „tient le coup” et n'appelle pas de correction substantielle. Certes certains faits ont échappé à l'époque de la rédaction (l'ampleur de la répression en Hongrie et en Tchécoslovaquie par exemple) mais ceux-ci ont été mis en évidence par le grand mouvement de déstalinisation apparu dès le soulèvement de Berlin en 1953, poursuivi par l'Octobre polonais et le soulèvement hongrois de 1956 et qui a débouché sur l'autonomisme roumain et le Printemps de Prague. C'est d'ailleurs là la seconde raison qui invitait à ne pas modifier ce premier livre. En effet :

« (...) la présentation et l'analyse de ce processus est l'objet de notre *Histoire des Démocraties Populaires : Après Staline*. La vraie critique, la critique existentielle de l'hégémonie soviétique et de ses effets a été opérée par l'*histoire* elle-même, par des peuples qui ont reconnu et crié, par la voix d'élites *réelles*, combien le Stalinisme les a violés sur le plan de la souveraineté et de la dignité nationales, combien il les a frustrés, mutilés et rejetés en arrière sur le plan socio-économique et culturel ».

Ce deuxième tome est divisé en deux grandes parties : 1) les événements — du monolithisme au polycentrisme, 2) structures et tendances. Le polycentrisme est une notion phare et pratiquement entré dans le langage courant dans les années 60. ³ Quant aux tendances Fejtő retient le réveil national, l'attrait de l'Occident, la décomposition de l'idéologie sur fond de modification des structures sociales. C'est un livre riche fondé sur une bibliographie considérable en plus naturellement des articles très nombreux de François Fejtő lui-même publiés au cours des 15 dernières années. Le livre enfin est fortement marqué par un séjour prolongé de plusieurs mois, en Tchécoslovaquie grâce à une mission que lui a confié l'AFP et qui lui a permis d'avoir une connaissance de première main du bouillonnement intellectuel et politique en rencontrant de nombreux acteurs du Printemps de Prague jusqu'à

¹ Edgar Morin, « A Ferenc, François, Fery mon ami », *Commentaire* n° 123, Automne 2008

² Au cours du débat qui a suivi la présentation de cette communication Charles Fejtő a indiqué que la mise à l'écart de son père lors de la réorganisation qui a donné naissance au *Nouvel Observateur* s'est faite à l'instigation de K.S. Karol

³ Aron lui consacre un article dans *Preuves*. Raymond Aron, « Remarques sur le polyantisme », *Preuves*, mars 1966.

l'invasion. Après la tragédie hongroise, la tragédie tchécoslovaque. Fejtő laissait à Claude Roy le soin de tirer (dans un article du *Monde*) la leçon des faits :

« A savoir que l'État soviétique tel qu'il a évolué, n'est ni socialiste, ni populaire, ni démocratique, ni révolutionnaire, qu'il dégage comme l'écrivait Berthold Brecht, *une puanteur pénétrante* et qu'un gouvernement oligarchique coopté, propriété privée d'une bureaucratie de privilégiés, qui identifient leurs intérêts de caste à l'intérêt national et au bien du peuple, n'est qu'une grossière caricature du projet socialiste ; que le fameux *modèle soviétique* proposé aux démocraties dites populaires a exactement la valeur du fameux lit, dans le supplice mythologique, sur lequel on *proposait* à Procuste de se coucher, avec l'aide de bourreaux déguisés en conseillers. Que là où passent les Arturo les marxistes qui s'appellent Brejnev ou Gretchko, l'herbe socialiste marxiste ne repousse plus ».

Ainsi après vingt ans d'expérience amères des peuples des démocraties populaires les progressistes occidentaux (Claude Roy en était une preuve vivante) commençaient à comprendre que le système exporté par l'URSS dans les pays d'Europe centrale et orientale n'avait fait qu'usurper l'appellation de socialiste ; de sorte que c'est au moment où François Fejtő met un point final à son *Histoire des démocraties populaires* que le terme de „démocratie populaire” disparaît définitivement du vocabulaire politique français...

IV - Les années 1970

Trois éléments changent la position institutionnelle de François Fejtő à Paris dans la nouvelle décennie qui s'ouvre : il soutient une thèse sur travaux ; il prend sa retraite de l'AFP ; il devient correspondant de *Il giornale*. Par ailleurs, la situation internationale est profondément transformée : guerre des Six Jours (1967) puis du Kippour (1973) ; fin de la guerre du Viet Nam et installation d'un régime communiste dans un Viet Nam réunifié (1974) ; signature en France d'un programme de gouvernement entre le parti communiste et le parti socialiste (1972) ; montée en puissance des dissidences dans les relations Est-Ouest ; intervention active de la diplomatie américaine articulée sur la signature des accords d'Helsinki (1975). Toutes ces dimensions politiques lourdes ont un impact profond sur une société française à la fois déstabilisée à la suite du choc de mai-juin 1968 en même temps que plus ouverte sur l'environnement international.

François Fejtő soutient sa thèse en vue d'un doctorat es lettres le 1^{er} décembre 1973 devant un jury présidé par Raymond Aron à l'université Paris X-Nanterre. Cette possibilité lui est offerte par la loi universitaire de 1968 (dite Edgar Faure) qui autorise des soutenances sur travaux. Il se présente devant le jury avec un dossier constitué par 7 ouvrages.¹ Le rituel veut que la soutenance débute par une

¹ Outre, bien entendu, les deux tomes de l'*Histoire des démocraties populaires* le dossier comprend : *Un Habsbourg révolutionnaire. Joseph II portrait d'un despote éclairé* (Plon 1954), *La Tragédie Hongroise* (Pierre Horay, 1957), *Les Juifs et l'anticommunisme dans les pays communistes* (Plon 1960), « Hungarian

présentation du candidat. La présentation du candidat Fejtő nous est connue car elle a fait l'objet d'une publication dans deux livraisons successives de la revue *Contrepoint*.¹ Fejtő y retrace son itinéraire intellectuel et politique à partir de son milieu familial, de la commune de Béla Kun (il a 9 ans), jusqu'à la rédaction de son essai historique sur Joseph II avant son émigration (le livre ne sera publié en France qu'en 1958). Toute cette partie hongroise a fait l'objet d'un important travail d'*éditing* pour la publication en revue avec de très nombreuses notes en bas de pages destinées à fournir des repères historiques et géographiques au lecteur français. Ce texte constitue la première esquisse d'une autobiographie intellectuelle allant très au-delà des repères succints des „quatrièmes de couv” imprimés à l'identique au dos de chacun de ses livres. Dans cet itinéraire l'appartenance à un ensemble de petites nations maltraitées par l'histoire est décisive. Ce qui fait l'unité de ma démarche d'historien, dit-il, c'est le lien entre expérience personnelle et bouleversements de l'histoire ; bouleversements qui ont fait de moi un analyste des idéologies réformistes et révolutionnaires tout en m'efforçant de faire œuvre d'historien au sens où l'entend Marc Bloch.

« Si j'ai quelque mérite, c'est, je pense, d'avoir fait un travail pionnier dans un secteur de recherches qui en France se trouvait particulièrement négligé. Certes en dressant le bilan de ce que j'ai fait j'ai conscience de tout ce qui reste à faire, que *tout* reste à faire. Chaque problème que j'ai soulevé, chaque réponse que j'ai formulée, demande un approfondissement, des vérifications... Dans la mesure de mes capacités, j'essaierai de contribuer à cette tâche, qui, par définition, ne saurait être que collection ».

Le candidat dit son adhésion aux analyses de la guerre froide telles que Raymond Aron vient de les présenter dans *La République Impériale*.² Cette adhésion n'est évidemment pas de pure forme. Mais elle ne saurait dissimuler que jusqu'en 1956 Fejtő et Aron n'étaient pas du même bord. L'un écrivait dans *L'Observateur*, l'autre dans *Le Figaro*. Burnham, qu'Aron publiait dans sa collection, était un repoussoir pour Fejtő. L'équipe d'*Arguments* était tout sauf „aronienne”. Enfin, si François Fejtő collaborait à *Preuves* il était extérieur au cercle souverainien groupé autour du *Contrat social* où l'on ne touchait son *Histoire des démocraties populaires* qu'avec des pincettes. La distance entre Aron et Fejtő dans le Paris des années 50 remonte d'ailleurs au célèbre article d'*Esprit* sur le procès Rajk :

« J'aurais voulu, écrit-il dans *Itinéraire d'un historien*, consacrer tout un livre à l'analyse „esthétique” du procès considéré comme un chef d'œuvre collectif des appareils policiers soviétiques et hongrois. Mais la tentative tourna court. Ce que je choisis selon les conseils d'Emmanuel Mounier ce fut de faire un ouvrage qui dépasserait le cadre hongrois judiciaire, esthétique et personnel — un livre d'histoire sur ce qui s'était passé, sur ce qui était en train de se produire dans les démocraties populaires ».

Communism » in W Griffith (ed), *Communism in Europe* (M.I.T Press 1964). *Revisionisti contra dogmatici* (Comunità, 1965). *Budapest 1956 - La Révolution Hongroise*, coll. Archives, Juillard, 1966

¹ François Fejtő, « Itinéraire d'un historien » *Contrepoint* n° 13 et n° 14, 1974

² Raymond Aron, *La République Impériale*, Calmann-Lévy, 1973.

Ce projet, qui tourne court, Fejtő était allé le présenter à Aron pour sa collection Liberté de l'Esprit. Éconduit par Aron il revient vers Mounier (qui meurt peu après).

Si la soutenance a lieu à Nanterre c'est à la fois parcequ'Arón n'enseigne plus à la Sorbonne (qui au demeurant a explosé) mais au Collège de France, que Sciences Po à cette date n'a pas encore le statut d'université lui permettant de conférer des doctorats d'État, et parcequ'à Paris X-Nanterre il existe une chaire de sociologie politique occupée par une historienne, Annie Kriegel. A beaucoup d'égard le trajet d'Annie Kriegel vers Aron était beaucoup plus spectaculaire encore puisqu'au plus haut de la guerre froide elle était au premier rang de la lutte idéologique du PCF avant de quitter le parti pour s'en faire l'historienne (avec un sas de décompression à *France-Observateur* où elle collabora sous un pseudonyme). A l'heure où Fejtő bouclait son *Histoire des Démocraties Populaires* Annie Kriegel achevait un ouvrage sur le parti français.¹

La revue *Contrepoint* est elle-même partie prenante de la recomposition intellectuelle qui s'opère alors autour d'Arón. Apparue en 1970 dans les milieux de la jeune droite de l'Institut d'Études politiques de Paris, arrimée par Georges Liebert, l'essor de *Contrepoint* découle pour partie de la disparition du *Preuves* de François Bondy dont elle recueille en partie l'héritage. La revue est la caisse de résonance du séminaire de Raymond Aron où se retrouvent un noyau d'universitaires anciens communistes comme Annie Kriegel ou Alain Besançon. Aron lui-même n'écrit pas directement pour *Contrepoint*. La revue publie des bonnes feuilles de ses livres.² Il en sera de même pour François Fejtő. *Contrepoint* publiera de lui un post-scriptum sur la Pologne rédigé pour l'édition italienne du Tome II de l'*Histoire des Démocraties populaires*, la post-face de l'édition anglaise de ce même Tome II, la version française d'un article italien sur les XXIV^e congrès du PCUS, des bonnes feuilles de son livre sur le Coup de Prague. Après que Georges Liebert ait quitté la revue pour l'édition et le lancement d'une collection de poche brillante, „Pluriel”, il reprendra dans cette collection l'*Héritage de Lénine* que Fejtő avait d'abord publié en 1973 chez Casterman.

François Fejtő est immédiatement associé à *Commentaire*, la nouvelle revue lancée en 1978 (dix ans après mai 68) par Jean-Claude Casanova et placée sous l'autorité directe de Raymond Aron.³

Le lancement de *Commentaire* est l'un des signes forts du tournant intellectuel provoqué par la publication de l'Archipel du Goulag avec la légitimation de la définition du Régime Soviétique comme régime totalitaire.

¹ Annie Kriegel, *Les Communistes français – essai d'ethnographie politique*, Le Seuil, 1968.

² Ainsi du texte écrit pour les mélanges offert à Carl Friedrich où Aron déclare qu'il continue à croire valable en 1969 comme en 1955 (année de l'*Opium des intellectuels*) l'idée selon laquelle le marxisme ou le marxisme-léninisme demeure toujours « le dernier système idéologique de l'Occident » (*Contrepoint*, n° 9, 1973).

³ Sur *Contrepoint* et *Commentaire* et le passage de l'une à l'autre on consultera la thèse de Gwendal Chaton, *La liberté retrouvée. Une histoire du libéralisme politique en France à travers les revues aroniennes « Contrepoint » et « Commentaire »*, Université de Rennes 2, 2006.

C'est également sur la seconde moitié de la décennie 1970 que François Fejtő publie *La social-démocratie quand même*.¹ Le titre consonne parfaitement avec celui de l'ouvrage publié par Raymond Aron quelques temps auparavant : *Plaidoyer pour l'Europe décadente*.² Au-delà de la tonalité réaliste sans illusion qui rapproche les deux titres, il existe un point commun entre les deux livres : un accord politique avec le chancelier Helmut Schmitt réunit Aron et Fejtő. *La social-démocratie quand même* est publié dans la Collection „Liberté 2000” co-dirigée par Georges Liebert. Le livre n'est ni un livre d'histoire (il se contente d'un „survol historique”) et moins encore un livre de théorie. C'est une enquête en Allemagne, en Grande Bretagne, en Autriche et en Europe du Nord. Fejtő s'entretient avec Olof Palme, Bruno Kreski, Egon Bahr. S'il n'a pas réussi à rencontrer Willy Brandt ou Helmut Schmitt il a conversé longuement avec Richard Lowenthal. Il flâne à Stockholm, Londres et Oxford : et nourrit son texte de ces notes de voyage.

Le projet est double. Face „au succès publicitaire remarquable au cours des années 1974-1978” de l'Eurocommunisme³ François Fejtő veut rappeler qu'il existe un „eurosocialisme” : c'est-à-dire la social-démocratie qui peut se prévaloir d'une histoire dont les sociaux-démocrates n'ont pas à rougir. Mais si les sociaux-démocrates de gouvernement ont connu un apogée quelque part autour de 1970, ils sont maintenant sur la défensive : le chapitre consacré à la Grande Bretagne s'achève significativement au moment où Mrs Thatcher devient premier ministre de sa Gracieuse Majesté. Mais le livre a aussi une pointe française. La signature d'un programme commun de gouvernement avec les communistes est allé de pair chez les socialistes avec une dévalorisation constante de la social-démocratie. Fejtő consacre les dernières pages de son ouvrage au parti socialiste de François Mitterand avec un hommage appuyé au courant rocardien :

„Le Parti a connu une fermentation s'alimentant à des sources diverses parmi lesquelles le socialisme autogestionnaire et modernisateur de Michel Rocard, transfuge du P.S.U. et de ses amis libertaires Patrick Vivret et Pierre Rosanvallon, soutenu par la lucidité de Gilles Martinet et l'enthousiasme de Jacques Julliard paraissaient des plus prometteuses”.

On notera enfin que le livre s'achève sur l'entretien non d'un politique socialiste français mais avec Edmond Maire, le secrétaire confédéral de la CFDT.

1978, année de la création de *Commentaire*, voit aussi le lancement du Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés. Le CIEL est animé par Alain Ravennes qui avait créé en 1969 le Mouvement pour l'indépendance de l'Europe d'inspiration gaulliste. La mise en route du CIEL se tenait d'ailleurs au départ rue de Lille et Olivier Guichard avait apporté sa bénédiction à la nouvelle initiative. Le coup d'envoi du Comité avait été ensuite donné par une conférence de presse conjointe de Raymond Aron et d'Eugène Ionesco.

¹ François Fejtő. *La social-démocratie quand même. Un demi siècle d'expérience réformiste*. Robert L'affont, 1980

² Raymond Aron. *Plaidoyer pour l'Europe décadente*, 1977.

³ Fejtő a participé à une « table ronde sur l'Eurocommunisme » avec Annie Kriegel et Enzo Bettiza publié par *Commentaire* en 1978. (*Commentaire* n° 2, été 1978).

Tout au long des années 50 Ionesco avait été la coqueluche de la gauche et de la rive gauche avant que le divorce n'intervienne avec la représentation de *Rhinoceros*.¹ Cette rupture entre l'écrivain et la gauche parisienne s'accompagne à l'inverse d'une audience accrue dans les pays de l'Est (Ainsi à l'occasion d'un voyage à Prague dans ces années-là son épouse ramena à Paris la pièce d'un jeune auteur dramatique encore inconnu, Vaclav Havel). Deux événements allaient rapprocher Aron et Ionesco en 1967 et 1968. Lors de la guerre des Six Jours il publia dans *Combat* une vigoureuse prise de position en faveur d'Israël puis il se rendit à l'Elysée avec Maurice Clavel pour y remettre un texte revêtu de 70 signatures exprimant l'émotion des signataires devant les positions neutralistes de la diplomatie française. L'année suivante, en mai 68, l'écrivain, tout comme Aron, manifesta une méfiance très profonde, pour ne pas dire une répulsion, devant l'enthousiasme aveugle que suscitaient ces manifestations de la jeunesse.

Enfin son arrivée au C.I.E.L. couronnait son engagement constant en faveur des dissidents à travers des prises de positions publiques tant dans les colonnes du *Figaro* que dans celles du *Monde*.² En 1975 il était entré au Comité de rédaction de la nouvelle revue internationale lancée par Maximov, *Kontinent*.

Le C.I.E.L. voulait mobiliser écrivains et intellectuels contre les totalitarismes communistes et d'extrême droite. Il réunissait des hommes venus d'horizons variés : Jean-Marie Domenach, Emmanuel Leroy-Ladurie, Jean-François Revel, Claude Simon, Philippe Sollers, etc. et François Fejtő. Outre le fait d'appartenir désormais au milieu aronien, il était de longue date un familier d'Eugène Ionesco.³ Malheureusement il n'existe pas à l'heure actuelle (du moins à ma connaissance) d'étude d'ensemble sur le C.I.E.L. permettant de préciser notamment la part prise par François Fejtő, entre Aron et Ionesco, aux discussions et tractations qui présidèrent à l'élaboration du manifeste fondateur de l'initiative.

¹ André le Gall, *Ionesco. Mise en scène d'un existant spécial en son œuvre et en son temps*. Flammarion, 2004.

² Un recueil d'articles donne bien le ton de ces années-là : Eugène Ionesco, *Antidotes*. Gallimard, 1977.

³ Plus tard François Fejtő devait publier dans *Commentaire* (n° 35, automne 1986) un entretien avec Eugène Ionesco : « Comment on devient un grand écrivain ».